

## Moebius

### Le voisin

Silvie Brouillette

---

La marge

Numéro 105, printemps 2005

URI : [id.erudit.org/iderudit/14334ac](http://id.erudit.org/iderudit/14334ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)  
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Brouillette, S. (2005). Le voisin. *Moebius*, (105), 105–112.

---

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## SILVIE BROUILLETTE

### *Le voisin*

Je viens tout juste d'emménager dans mon appart du quartier Rosemont. Le premier jamais loué puisque je débarque de chez mes parents à Dolbeau, Saguenay. J'ai terminé mes études de sciences humaines avec d'assez bonnes notes, ce qui m'a permis d'être acceptée dans le très « coté » programme de communication de l'UQAM. Dire que je suis énervée, c'est trop peu pour ce qui se passe dans mon cerveau à l'idée de m'installer à Montréal. Je bous littéralement de l'intérieur. Comme pour en rajouter, le smog et la chaleur volcanique me font comprendre le vrai sens du mot « canicule ». Après une première nuit à macérer dans ma sueur, je décide de partir à la recherche du ventilateur que mon petit frère m'a offert comme cadeau de départ. Je le trouve enfin mais en soulevant la boîte, le fond s'ouvre et l'appareil s'écrase sur le bout de mon pied. Une visite à l'hôpital m'apprend que mon tour de ville devra attendre quelques semaines. Je suis coincée dans une fournaise, au cœur d'une ville où je ne connais personne, avec dix boîtes à défaire et deux orteils cassés. Heureusement, l'objet responsable de ma douleur fonctionne toujours.

L'appartement est évidemment beaucoup plus petit et cher que ce que j'avais fantasmé mais je m'en fous éperdument. Les murs beige sale m'attirent comme de la crème glacée à l'érable. Le balcon minuscule, avec ses quatre marguerites, me semble aussi vaste et luxuriant que le Jardin botanique, bien que je ne l'aie pas encore visité. Avec mon statut d'éclopée, ça devra attendre encore un peu. Le seul trait particulier de ce logement, c'est son immense corde à linge d'une bonne quinzaine de mètres qui traverse toute la ruelle pour s'attacher pratiquement au balcon du condo

derrière. Le caprice d'une ancienne locataire qui date de l'époque où les occupants « avaient le gros boutte », m'a dit le nouveau propriétaire.

À cause de ma stupide blessure, je passe pas mal de temps sur le balcon. Ça crie fort dans le coin. J'ai compris pourquoi ce matin : le voisin. Un esprit vil dans un condo de ville. Autant de laideur et de vulgarité chez une seule personne, c'est difficile à concevoir même pour un esprit ouvert. Moi qui pensais que mon oncle Normand était repoussant, même en salopette, il a l'air de Tom Cruise à côté de ce rustre. Pour prouver mes dires, voici le programme qu'il nous offre quand il profite de son balcon :

1. Il se cure les oreilles avec les doigts.
2. Il se gratte les couilles d'une main en fumant une cigarette de l'autre.
3. Il se sniffe les aisselles en gueulant dans son cell.
4. Il se racle la gorge puis crache du haut de ses six pieds, trois étages.

À noter que cet ordre n'est pas infallible. Il y a parfois avec lui une jeune femme en décolleté qui réussit à le perturber. Ainsi, le voisin peut se retrouver tout à coup à se gratter les couilles avec son cell en gueulant après elle, et ce, sans jamais s'être curé les oreilles.

Scène étrange à balconville ce matin : le voisin procédait à ses expectorations pendant que la fille du condo en dessous prenait tranquillement son café. Ça avait l'air plus ardu et essentiel que d'habitude, son affaire. Étant donné sa gueule de Méditerranéen, j'étais en train de me dire qu'il avait dû trop crier hier devant le mondial de soccer quand soudainement il a craché le moton. Même à quinze mètres, j'ai eu le temps de voir la chose avant qu'elle ne termine sa course dans les fleurs de la petite madame portugaise en bas. La fille en face m'a jeté un regard plein de haine, comme si j'avais encouragé la performance. Puis elle est rentrée en claquant la porte. On dirait que cette ville ne m'aime vraiment pas beaucoup.

En juillet, Montréal grouille de festivals. Je n'ai jamais été une tripeuse de jazz mais ça me ferait du bien de sortir un peu plus loin que le dépanneur. Par contre, la simple idée de me retrouver en béquilles, coincée dans la foule, et qu'un gros, ou même un chihuahua, me pile sur le pied : aaaargh ! Va falloir se contenter du Festival du cochon grasieux de Rosemont. En alternant défaisage de boîtes et douches en mode ralenti, j'essaie de lire. Rien de ce que j'ai apporté n'est fait pour être lu à plus de 30 degrés. Je réussis quand même à me plonger (ah ! plonger !) dans Marshall McLuhan quand le voisin apparaît à nouveau. Pour la huitième fois en une semaine, je me répète que « là, vraiment, c'est trop ! ». J'ai presque envie d'appeler ma mère. Subitement, comme un éléphant en rut, il réintègre son logis. C'est au tour de la voisine au regard de tueuse de prendre l'air maintenant. Ce matin, elle a l'air fatiguée, ce qui ne la rend cependant pas moins jolie. Elle arrose ses plantes en soufflant dans ses cheveux. À la fin, elle me fait un demi-sourire auquel je réponds à moitié. C'est peu mais c'est déjà ça ; il faut bien briser la glace (ah ! la glace !).

C'est ma mère qui m'appelle le lendemain finalement, je vais enfin pouvoir me plaindre.

— C'est fou la chaleur ici, m'man. J'arrose tes fleurs deux fois par jour pour pas qu'elles crèvent.

— Arrête donc de te plaindre, ma pitoune, pis pense donc aux p'tits Irakiens.

— ...

— Même quand il pleut, ils meurent pareil, eux autres. Pis quand c'est pas les bombes, c'est les inondations !

J'avoue que je ne l'ai jamais comprise, celle-là. Cette manie de nous parler des Éthiopiens pour qu'on finisse notre assiette. C'est vraiment censé nous donner faim ? En plus, elle renchérit avec sa version personnelle préférée : le déluge du Saguenay.

— Pis Karine, aimerais-tu mieux que ça vous tombe dessus comme ça nous est arrivé y a cinq ans ? Tsé, quand ton oncle Normand a failli y passer...

— A-han.

Elle a quand même réussi à me faire filer cheap, alors j'abrège en prétextant que l'heure de ma compresse est passée. Elle comprend, elle me plaint un peu mais ça ne me fait pas autant de bien que je l'aurais cru. On s'embrasse, on raccroche et enfin je suis dehors. L'air est un peu plus frais. Au fond, je ne suis pas à plaindre. Je suis ici dans mon appart plutôt que là-bas à réentendre l'histoire de Normand-presque-mort-noyé-en-voulant-sauver-sa-vache-pognée-dans-clôture. Je pourrais aussi être au bar Le Piranha en train d'écouter mon amie Samya me parler de sa nouvelle blonde, qui s'adonne à être mon kick depuis secondaire 3. En buvant de la Black Label avec l'air d'être contente pour elles. Mon pattern : faire semblant. Même avec les marginaux de Dolbeau ; même avec les pas-rapports comme moi. Décalée avec les homos comme avec les normaux.

Je m'ouvre une bière que je cale pour de vrai. Le Cro-Magnon sort s'en fumer une sur le balcon, ce qui a pour effet de me faire reculer dans ma cuisine. C'est con quand même de le laisser me priver d'une soirée aussi douce. En m'ouvrant une deuxième bière, je décide de l'affronter. Je concentre ma volonté sur deux actions stratégiques. D'une part, le faire déguerpir. De l'autre, tracer un cercle dans l'air avec mon gros orteil. Ça fonctionne à moitié : il disparaît mais mon orteil n'a pas bougé. Sur la corde à linge, il y a un truc bizarre, une feuille mobile qui dit :

*Salut, on se connaît pas mais je pense qu'on a un point en commun. C'est plus une tache, en fait. J'ai remarqué que tu passais pas mal de temps sur ton balcon. Moi aussi j'en profiterais plus si y avait pas toujours la menace du mucus sur la tête. J'espère que ça te gêne pas trop le paysage. Bienvenue dans le quartier !*

*Ta voisine (au bout de la corde)*

C'est la première personne qui m'aborde en dehors du gars du dépanneur. Et par la corde à linge, ça surprend un peu. Je m'installe à mon bureau pour lui répondre :

*Allô, vraiment contente que tu m'en parles. L'autre jour, quand il a craché, j'allais te crier de faire attention mais j'ai*

*pas eu le temps. Ça a l'air bien comme quartier mais j'ai pas pu visiter encore à cause de mon pied blessé.*

*À la prochaine,*

*Karine, ta voisine*

Ben voyons ! Pourquoi pas lui parler de mes crampes menstruelles tant qu'à y être. Non, la pitié, ça fait jamais des enfants forts. J'entame une troisième bière et une deuxième version.

*Bonjour voisine,*

*Hé oui, c'est un bien beau quartier. Malheureusement, il y a un facteur qui l'enlaidit. Je ne connais pas le nom du facteur et à vrai dire je préférerais connaître le tien... question de ne pas t'étiqueter « madame Corde à linge » ! Le compost au sinus, ça doit être bon pour les plantes, les tiennes ont l'air en super forme ! Tu devrais tenir ton bout et rester sur ton balcon. Quand on est patiente, il se tanne, j'ai testé.*

*Karine*

Quand j'essaie d'être drôle, je suis plate comme une béquille de location. Résistant à l'envie de « scraper » aussi cette réponse, je boîte vers la corde à linge. Son grincement peu subtil me fait me précipiter dans l'appartement en sacrant.

\*

Trois jours de pluie nous ont séparées la voisine et moi, ce qui fait que j'ignore toujours son nom. Les averses ont rafraîchi la maison et mon pied va un peu mieux. J'ai même pu me rendre à la buanderie sans béquilles aujourd'hui. À mesure que j'avançais, mon pas prenait de l'assurance et le ciel se dégageait. Par contre, ramener mon linge mouillé pour économiser quatre piastres n'a pas été ma plus brillante idée. En étendant ma tralée de t-shirts, mes orteils se sont transformés en tonnerre de douleur. J'ai pris deux des cachets musclés qu'on m'avait prescrits et j'ai dormi tout l'après-midi. En me réveillant, ô joie, je n'avais plus mal et, sur la corde à linge, une autre feuille mobile était suspendue.

*Bonjour Karine,*

*Tu allais à la polyvalente Jean-Dolbeau, toi ? (Ah ! toutes ces infos qu'on peut glaner sur un t-shirt qui prend l'air !) Mon cousin (Philippe Lauzon) y allait aussi ! Ça a l'air sympathique comme endroit ; le pauvre petit se faisait péter la gueule à toutes les semaines.*

*Le voisin et sa dulcinée m'ont empêchée de dormir toute la nuit. Mélange excessif de Viagra et de Michael Bolton. DÉ-GUEU-LASSE ! Mais là je serai tranquille, je pars à la campagne.*

*Bonne fin de semaine à toi.*

Maudite chance que mes bobettes de célibataire étaient épinglées de mon bord. Pour ne pas avoir l'air obsédée, j'attends quelques heures avant d'envoyer ma réponse.

*Mme Corde à linge-Lauzon (?),*

*Sympathique n'est surtout pas l'adjectif que j'utiliserais pour parler de Jean-Dolbeau. Par ailleurs, votre cousin a la réputation d'être un fieffé menteur et un méchant baveux. J'espère que ça ne court pas dans la famille.*

*Bonnes galipettes rurales !*

*Votre voisine*

En pliant mes t-shirts, je pense à mon ex. « Assumez-vous, criss ! » disait Samya. J'aurais bien voulu, mais assumer quoi ? Ce qui se passait au lit entre Isabelle et moi n'avait rien de prémédité. En tout cas, pas pour elle. On vivait cachées, en vase clos, trop serré. Comme dans les mini-aquariums de Beta que vendent les pharmacies. À force de nager dans la même merde, il y en a toujours un qui finit par tuer l'autre. Quand ça jasait trop autour, Isa se mettait à cruiser des gars. Ça ne me dérangeait pas vraiment jusqu'à ce qu'elle en embrasse un. Là le petit poisson fluo en a eu plein le dos. Quand on est passées d'inséparables à ennemies jurées, personne, sauf Richard et Samya, n'a trop compris. Parfois ma mère manifestait sa déception qu'elle ne vienne plus chez nous. Et le Beta retenait son souffle pour chasser l'odeur de mort.

Comme ma mobilité s'était sensiblement améliorée, j'ai passé la fin de semaine à faire du gros ménage dans l'appartement. J'ai envoyé des courriels aux rares amis qu'il me restait au Lac. Chose incroyable venant d'une accro comme moi, ma boîte était pleine de messages non lus. Le dimanche soir, je me suis concocté une truite grillée aux noix, avec une salade d'épinards. Une réussite digne de mon cuisinier de père, sauf pour le vin mal choisi qui l'accompagnait. Quand j'ai vu de la lumière chez elle, je n'ai pas pu résister. Je lui en ai envoyé une portion dans un paquet via la corde à linge. Rendue là, j'étais pas mal, disons, euphorique. Assez que je me rappelle être restée une grosse minute à fixer la poulie en me demandant : tiendrait-elle le coup si j'embarquais avec le paquet-cadeau ? À ce moment, elle est sortie : j'ai figé. Elle s'est approchée et a tiré doucement la corde vers elle. C'était bizarre. Un malaise savoureux qui donne des poissons dans l'estomac. Elle a ouvert le sac, a consulté le Tupperware en souriant et m'a plantée là. Au-dessus, le voisin m'épiait en se raclant la gorge.

\*

Il y a un méchant bordel aujourd'hui chez notre ami d'en haut le voisin, il a l'air de rénover son condo ou je ne sais quoi. À le voir s'engueuler avec sa blonde, une perceuse à la main, je les imagine demain en première page du *Journal de Montréal*. En me tenant dans l'embrasure de la porte, j'ai vue sur le salon de ma voisine. Un salon orange et vert avec des plantes partout. Cette fille me déroute complètement. Je vois bien qu'elle s'intéresse un peu à moi mais de quelle manière ? Hier, elle m'a envoyé un mot de remerciement pour le repas de dimanche. Autant l'intention que le goût, a-t-elle écrit, ont rencontré sa définition de la perfection. Que penser de ça maintenant ? Elle a la désinvolture intense ou j'ai l'interprétation facile ? Ce ne serait pas la première fois que je me monte un bateau. En rentrant de l'épicerie, le répondeur clignotait mais c'est la feuille accrochée à la corde qui m'intéressait.



*Coup de théâtre sur la 7<sup>e</sup> Avenue !*

*Notre voisin adoré déménage. Pendant que j'étais dans les bois, il en aurait profité pour tabasser sa concubine. Les flics se sont pointés, plusieurs voisins ont porté plainte. Bref, dans quelques jours, il dégage. Va falloir qu'on se trouve d'autres points en commun, ma chère.*

*En passant, je m'appelle Laurence.*

Une réponse s'impose tout de suite.

*Mais, mais je suis confuse...*

*Savais-tu qu'il était violent, toi, notre élégant ? On fait vraiment trop commères de quartier ! Je ne voudrais pas briser la tradition mais j'aimerais en savoir plus. Voici mon adresse Internet : rinette12@hotmail.com ou, si tu préfères : 274-3870.*

*Karine*

Tentative de rapprochement subtile comme un 2 x 4 dans un frigidaire. Pour ne pas y penser, je me concentre sur la rééducation de mon gros orteil. J'en suis à huit demi-cercles quand j'entends la corde à linge grincer.

*Je n'ai pas d'accès Internet à la maison et mon téléphone griche plus que ta corde à linge. Mais j'ai une meilleure idée.*

*Laurence*

À peu près 3 minutes 45 secondes plus tard, la sonnette retentit. En clopinant jusqu'à la porte, je me dis que cette ville est finalement ben d'adon.